

MARTOR



Title: "A propos du village"

Author: –

How to cite this article: –. 2007. "A propos du village". *Martor* 12: 128-133.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-12-2007/>

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor* review is published by the Museum of the Romanian Peasant. Its aim is to provide, as widely as possible, a rich content at the highest academic and editorial standards for scientific, educational and (in)formational goals. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

A propos du village

M.P.: Le village est ancien. J'ai trouvé quelque part la première attestation documentée, c'est en 1389, donc il est très, très, très ancien. Après cela, j'ai trouvé des traces d'une alliance de parenté... en 1432. A nouveau quelques documents, sur la famille Năstureilor. Après cela, j'ai vu qu'en 1600, il y a un apparentement par le mariage entre la famille Năstureilor et Mihai Viteazu. En mille cinq cents et.... ? Donc, il y a quelques dates éloquentes qui montrent bien l'ancienneté du village. Il s'appelait initialement... il s'appelait Fierăști, du ferrailleur, probablement, Fierăscu.... Fierăscu... Mon opinion, c'est que ça provient du ferrailleur. Maintenant, je ne sais pas combien ça s'est maintenu ce métier-là. Vous vous rendez compte, on parle de 500 ans ! Et l'église a été construite en 1644, donc elle est très ancienne aussi.

La majorité des locaux se démènent dans l'agriculture. Et je vous donne un exemple d'homme de traditions, que je connais depuis 10 ans, depuis que je suis dans cette zone, des gens travailleurs, des gens à la tête du village, qui s'empruntent entre eux à l'automne, qui s'empruntent à l'automne pour mettre le blé... à la banque, dans laquelle ils leurs restent des dettes, je ne sais pas pour combien de temps... Donc c'est difficile. Quel est l'avantage ? Etant dans la prairie du Danube, de la prairie d'Argeș, c'est une bonne terre, et l'avantage c'est que le marché est près d'ici, donc la vente peut se faire à proximité. Mais ce sont des gens travailleurs. Ca c'est une tradition agricole, c'est peut-être une tradition serbe, la vente de produits agricoles. Comme dans cette partie, Băleni, ce sont des bulgares, c'est pareil, ils sont reconnus pour être de bons jardiniers.

Ici, les gens sont quand même partagés, comme le capitalisme est séparé, c'est comme ça que les gens se sont partagés ici : les gens très corrects et très bons, qui connaissent les problèmes de l'église, qui savent combien nous travaillons pour payer 50 dollars au mètre carré de peinture murales, ce n'est pas rien, de payer un milliard ; et les gens qui restent toute la journée au bistrot. Si vous venez ici une semaine, tous les jours, d'aujourd'hui jusqu'au dernier jour, vous verrez les mêmes personnes ici. Et donc, moi je m'implique dans tous les problèmes, et avec le football, et avec les jeunes, et je m'occupe de l'église. Ici, c'est clair, pour une naissance, si quelqu'un se blesse, ou s'il est malade : allez ! Chez le pope, parce que lui, il a une voiture et il ne boit pas. Et moi, je suis aussi la femme de service et le chauffeur de taxi de la commune. Oui. Par exemple, à un enterrement, on me demande : mon père, combien ? Dis-moi combien tu veux, dis-moi combien tu peux et dis-moi combien tu as. Mais ils ne se rappellent pas des services rendus. Oui, moi je me dis que je ne le fais pas pour eux, mais pour Dieu. Et nous, pour peindre l'iconographie de l'église, le conseil local, de la mairie récolte de l'argent, le conseil tient l'argent, le conseil paie les peintres, l'argent ne passe pas par moi. Donc l'argent, il ne passe pas par moi. Oui mais, il y a toujours des discussions... Mais en général, les gens font confiance au prêtre, parce que le prêtre avant moi aussi a travaillé énormément ! Moi, ce qui reste maintenant à finir, disons cela, à peindre, cela équivaut... combien je peux dire moi ? Peut-être 20% de ce qu'à fait le père Ionescu Dumitru. Et il est prêtre en Amérique. Bien sûr, qu'il y a eu des discussions, comme quoi le prêtre se serait

sauvé en Amérique avec les icônes, avec ci, avec ça. Et moi je leur ai dit : s'il y en a encore un qui dit quelque chose sur le père, j'arrête de vous bénir.

Donc, en général, les gens sont attachés à l'église. Mais qu'est-ce qui c'est passé ? Souvent, quand ils viennent à l'église le dimanche, ils s'endorment de fatigue dans l'église ou ils vont encore au travail faire ci ou ça, parce qu'ils sont très, très pressés. Parce que, avant, sur une échelle de 10 disons, avec le volume de travail et le revenu, ils montaient jusqu'à 7 avec le travail et ils obtenaient un revenu de 8 ; maintenant, ils travaillent au niveau 9 et ils obtiennent un revenu de 6 ! Donc, ils n'ont pas l'énergie etc. C'est dur ! C'est dur, c'est dur. Je vous donnais l'exemple d'une famille qui... la sœur du chantre, qui venaient, ils sont tous Serbes... Et ils venaient à l'église et ils aidaient ! Par exemple, quand l'église de Budimex a été bénite en... 97 à l'automne ? Oui en novembre 97. Bon, j'ai été avec trois voitures appartenant à des gens d'ici : nous aussi on vient mon père ! Et ne croyez pas que les gens y ont été les mains vides : avec des plats avec des poulets... comme ça, près à consommer. Toute personne à un four ici, le pain-là, grand, avec les poulets cuits au four, de la tarte au fromage, comme on la fait ici, c'est une tradition... Donc ils y sont allés. Maintenant, si j'y allais, je ne sais pas combien viendraient avec moi, parce qu'ils n'ont pas la possibilité ... Les gens ne peuvent plus acheter... donner 200.000 pour acheter deux poulets, parce qu'ils n'ont pas d'argent ! Il n'a pas de quoi. Il n'a pas de quoi.

Mais moi je me bats beaucoup pour qu'ils ne meurent pas sans avoir été bénits. Donc moi je bénis à la maison, donc ceux qui sont transportables. Les autres, comme le père, pas celui d'avant celui plus ancien, ne bénissait à la maison que dix personnes dans tout le village. Parce que le reste, ils étaient amenés avec la calèche, avec la voiture, ils étaient amenés pour la bénédiction à l'église. Evidemment, moi je leur ai appris ça de bonne volonté et je crois que je bénis

à la maison des centaines... Mais je vais aussi chez eux et je parle avec eux là-bas : tu ne t'es pas confessé, viens à l'église, viens... Parce que j'ai de l'expérience de Scărișoara : quand j'ai été à Scărișoara, ils étaient 7-8 à venir d'eux-mêmes à l'église. Quand je suis parti, après cinq ans et demi, j'en avais 40 dans l'église – et ça dans une période de travail, c'est quand j'en avais le moins... Je restais à parler avec eux : viens, viens, et j'ai dit, monsieur, je vais voir les gens, je parle : il y en a vingt qui écoutent, dix écoutent ou dans les vingt il y en a dix qui écoutent, cinq comprennent, trois pensent et un seul vient à l'église. C'est une victoire ! Pour moi, c'est une victoire.

Je ne sais pas combien il reste de maisons construites avant la collectivisation. Très peu. Parce que cette période des années 60 et après ça, ça a été une période de saut économique pendant laquelle les gens ont construit des maisons. Ils ont tous fait des maisons (...). J'ai l'impression que les maisons qui sont plus anciennes, je ne sais pas si elles sont occupées, si elles sont encore occupées. Mais je dois réfléchir, quelle maison resterait-il ?... A Satic, là-bas, il y a une maison plus ancienne. Dans celle-là, il n'y a plus personne, celle-là s'est écroulée. Mais il y a encore un mélange entre l'ancien et le nouveau avec des maisons qui ont encore des objets, des tissus. Les gens avaient des métiers à tisser et ils ont encore tissé, et ils ont encore...Oui. Et maintenant, ils tissent encore. Ils tissent encore. Bon, je me rappelle moi-aussi quand j'étais enfant, maman tissait. Même si elle était intellectuelle, ma maman avait un métier à tisser.

Une légende que je connaissais, donc quand j'étais enfant : comme mon frère étudiait au lycée ici à Hotarele, on discutait du fait qu'il existait un tunnel qui partait du palais Udriște Năsturel et qui sortait juste au bord d'Argeș. Ça, ce n'est pas vrai. Voilà. Donc c'est tout, autrement non. D'autres histoires de ce genre, non.

Qu'est ce que je pourrais dire ? Il existe quelques traditions générales, disons cela, ou quelques habitudes de rituels religieux, le rituel

orthodoxe, quelques habitudes païennes : par exemple, passer sous le trône avec le poulet, quand on part de la maison, parce que le poulet fouille le chemin du mort, où il va. Et moi j'ai essayé –et déjà j'avais réussi à ce moment-là à les habituer à prendre l'argent sur la poitrine du mort. Parce que c'est une habitude, une réminiscence païenne et c'est un péché. Donc, il y a des habitudes strictement liées au phénomène religieux, du culte, qui ne font ni bien ni mal et il y en a d'autres qui font du mal, par exemple comme avec cette pratique avec l'argent. Ça, c'est la croyance qu'avec l'argent, eux, ils payent la douane pour aller au ciel.

Et je leur ai dit, allons mes frères, ça veut dire que, dans ce cas, les riches iraient au paradis en payant la douane et il n'y a que les riches qui passeraient, comme ça, à travers toutes les fourches caudines, seulement les riches, alors que les pauvres... Qu'est-ce qu'on ferait ?

Et je leur ai lu, regardez ce que dit le père Nicodim Mândiță, c'est un grand péché quand tu mets de l'argent sur la poitrine du mort, et pour celui qui dépose l'argent, et pour le mort. Mais moi je fais autre chose : quand j'arrive au cimetière... je leur dit à l'avance, la soirée précédente, regardez ce que vous faites, l'argent sur la poitrine du mort vous le prenez et vous le donnez à l'aumône. Et s'ils disent encore non, non, non, quand j'arrive au cimetière, je suis celui qui s'occupe de l'enterrement maintenant : les enfants venez ici ! Déjà, depuis ce moment-là, les enfants ont compris, ils sont au point. Et moi je prends l'argent sur la poitrine du mort, je dis, asseyez-vous, mettez-vous en rang, personne ne tend la main. Et je donne à chacun. Et je dis : dites tous en cœur « Qu'il repose en paix ! Pour l'âme du défunt ». J'essaie, autant que possible. Il y a des discussions qui sont survenues, pourquoi est-ce que le pope prend l'argent ?

Moi, je prêche depuis 97, j'ai été nommé en 98. Donc j'ai quatre ans. (...) Et j'ai une relation très, très ouverte avec les jeunes. Je les ai emmenés avec moi, même pendant la nuit à onze heures et demi, et je les ai amenés à l'église. Je

leur ai dit, bon, ça c'est l'église, c'est votre église. Moi je meurs ou je pars. L'église, elle va rester la vôtre. Allez, venez voir ce qui est peint ici, parce que c'est votre église.

Et avec l'équipe de football... moi aussi j'ai joué au football avec eux... On a eu une équipe. Le meilleur c'était ce garçon qui a été directeur de l'école, Aurel Pană. Il a fait du sport, il a joué au Dinamo, une personne extraordinaire. Oui, c'est une troupe, mais personne ne les finance. Personne ne les finance. Et si tu n'as pas d'argent, non... Moi, je leur ai dit, bon, la première chose que vous devez faire, c'est de nettoyer le terrain, parce que si ceux de la ALCEDO voient ça – parce qu'il y a ALCEDO ici, eux avec les produits chimiques, qui sont puissants avec de l'argent – c'est-à-dire que ceux de la ALCEDO, s'ils voyaient que vous vous êtes bougés pour nettoyer le terrain, ils diraient, mais ces garçons sont bien décidés. Mais vous, qui voulez-vous que... vous voulez qu'ALCEDO vienne ici pour vous nettoyer le terrain ? La mairie l'a nettoyé à deux reprises ; ils y allaient et laissaient leurs poubelles là-bas. Et en général, donc, je suis attaché... je suis attaché à eux.

Ils vont à la discothèque à Hotarele. Et après ça, quand ils partent de la discothèque, ils viennent ici avec leurs voitures, ils ouvrent les portes, avec la musique qui s'entend par-dessus tout... Et de temps à autres, il y en a un qui dit, hé mets la musique moins fort parce que le pope va venir !

Donc souvent, ils sortent le soir – vous savez qu'à Bucarest, l'année dernière, les gens restaient dans la rue jusqu'à trois ou quatre heures du matin ; ils jouaient au trictrac, au ramis, ils discutaient... Et, nous aussi, à de nombreuses reprises, avec les appareils radio, avec... on sortait... on rentrait à la maison vers une heure, deux heures du matin.

Et où est-ce qu'on sortait ? On sortait ici à côté du bloc. Et il y avait beaucoup de gens qui venaient me demander : mon père, c'est comment avec la fin du monde ? C'est comment...

Je me rappelle, le soir du réveillon... moi, si

je dois prêcher le 1^{er}, c'est clair que je ne fais pas le réveillon, d'autant plus que samedi soir... Je ne fais pas d'invitations, je ne vais pas répondre aux invitations des gens, j'ai un programme spécial, parce que je fais la messe le dimanche. Et ils ont fait le réveillon à l'école et moi j'ai été, « bonne année ! », oui... Et un des garçons de là qui m'a demandé plusieurs fois, il m'a demandé, qu'est-ce qui va se passer ? On va mourir en 2000 ? Un garçon ménétrier, il est aussi de la famille de Babache, un garçon, Carol. Un garçon. Un bon garçon, un garçon correct. Et pendant cette nuit-là, il y a eu beaucoup de vent, et les câbles électriques se touchaient à cause de ça et ça faisait des bruits, ça grondait, ça crépitait. Il neigeait, donc pendant la nuit de 99 à 2000, il neigeait comme ça, c'était féérique, et le grondement et « on va mourir mon père, on va mourir ». « Arrête un peu, on ne va pas mourir ». Je suis resté à parler avec eux. Et j'ai pris la Bible, et je leur ai montré : regardez, mes enfants, comme la date de pâques est calculée jusqu'en 2118. Alors c'est la fin ? Mais non, c'est calculé jusqu'à ce moment-là, c'est calculé, le premier dimanche après la pleine lune après l'équinoxe de printemps. Regarde, c'est noté comme ça ici. Et je leur ai dit, bon, regardez, on fait un pari : si la fin du monde vient en 2000, moi je vous donne deux caisses de bières et si ça vient pas, alors vous, vous me donnez une caisse de bière. Oui, et il dit : Ah, mais mon père, si c'est la fin monde, comment on va vous donner la bière ? Et bien, oui et si ça vient pas, tu as l'avantage de vivre, tu offres de la bière. D'accord mon père.

Ce serait dommage que dans un village avec une communauté très ancienne – Herești est attesté depuis 1389 – ce serait dommage donc dans une commune aussi ancienne de ne pas avoir de traditions. Des traditions, on en a eu. Mais malheureusement, il y a à peu près trente cinq ans, beaucoup d'habitudes liées à la fête de résurrection de Jésus, de Pâques, ont disparu. Ou une à disparue seule, c'est la Buieniț. C'est un cantique qui a lieu pendant le samedi de

Lazare et je dois rappeler le fait que ici, ici chez nous à Herești, on a aussi une communauté bulgare, mais on a aussi une communauté serbe qui est venue à l'époque du prince Milos Obrenovici, quand il a acheté le domaine de la Năsturei en 1831. Bien sûr que le cantique est en langue serbe et il se chante... c'est un groupe de filles, d'un nombre impair, et le groupe est dirigé par une fille qui est considérée comme Buieniț, qui porte un bonnet en fourrure d'homme. C'est un cantique qui se chante d'une façon différente les jeunes hommes, chez les jeunes filles pas encore mariées, chez les jeunes mariés et de manière différente dans la force de l'âge.

Quand je suis venu à Herești, cela remonte à 10 ans, les filles de la Vallée Dragului, où il y a une communauté bulgare venaient ici, pour chanter les cantiques. Et j'ai considéré que c'est honteux pour nous, qui avons eu des cantiques, de ne plus en avoir, même si nous recevions avec tout notre amour les filles de la Vallée Dragului parce que maintenant elles viennent, même si nous avons notre Buieniț. Et alors j'ai emmené les filles de l'école dans une collaboration très, très bonne, ce sont mes élèves parce que je suis aussi professeur, j'enseigne la religion. Donc j'ai emmené les filles, j'ai les emmenées dans un petit village, c'est un hameau à quelques centaines de mètres d'Herești, qui s'appelle Miloșești, justement ça vient de Milos Obrenovici, un village construit par les gens qui sont venus avec Milos Obrenovici le siècle dernier. Et j'ai amené les filles à quelques femmes âgées qui jouaient le Buieniț, elles leur ont appris le Buieniț, et c'est comme ça que j'ai lancé à nouveau ce cantique extraordinairement beau, qui se chante, je le répète encore une fois, en langue serbe.

Comme tout doit être fait avec une bénédiction, comme le dit le Saint Apôtre Pavel « que vous mangiez, que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, c'est toujours à la gloire de Dieu », en tenant compte de cette connotation religieuse, les filles de Buieniț, comme les autres enfants avec le cantique – comme nous en avons

encore deux dont je vais parler un peu après, Lazărea et Sălcioara – viennent à l'église le samedi de Lazare, donc un jour avant les Pâques Fleuries, ils se confessent, ils sont bénits et après, le premier cantique, ils le font en face de l'église quand les gens sont dans l'église. Beaucoup, beaucoup de gens sont à l'église avec les colivi – parce que chez nous en particulier les Serbes font la commémoration des défunts pendant le samedi de Lazare. Les Roumains le font le Grand Jeudi, quelques jours après. Les deux autres cantiques, ce sont ceux de Sălcioara et de Lazărea.

Sălcioara est un cantique avec un groupe de garçons, qui viennent tous, comme les autres, à l'église, qui se confessent, ils sont bénits et après ils vont de maison en maison chanter des cantiques et ils mettent des branches de saules.

Ici je fais la liaison avec la fête du lendemain, le dimanche, la fêtes des Pâques Fleuries, quand nous, à l'église, nous bénissons les saules, qui sont emmenés par les gens et déposés sur leur fenêtre comme préfiguration de la résurrection de Jésus Christ et comme le souvenir des événements exceptionnels de la résurrection de

Lazare, quand le Seigneur Jésus Christ l'a ressuscité alors qu'il était mort depuis quatre jours, préfigurant sa résurrection. Et, comme toujours quand le Rédempteur le pleure, quand il apprend que Lazare est mort, avec ses larmes le Rédempteur, il sanctifie l'amitié qui doit être entre les gens, comme l'amitié entre le Seigneur et Lazare, quand Marta, la soeur de celui-ci, lui dit « ton ami Lazare est mort ».

Encore avec l'autre cantique, avec le groupe de filles, Lazărea, c'est un cantique qui évoque une fille vierge qui est morte. Et ici je fais la liaison avec la mort de cette fille qui est chantée plus comme un chant funèbre et la mort de Lazare. Ce sont des habitudes que nous essayons de garder parce que c'est dommage de ne pas conserver quelque chose comme ça, d'une valeur extraordinaire, qui tient à notre identité. Nicolae Iorga disait en l'an 1931 : « l'élan vers la civilisation peut nous amener quelque chose de mauvais si deux choses sont oubliées : ce que nous avons et ce que nous pouvons. » Heureusement nous avons, nous pouvons et il reste encore que nous voulons faire ce que nous devons faire.

